

HISTORIQUE

On peut affirmer que l'actuelle église paroissiale de Saxon s'inscrit dans une vague de constructions religieuses dont la plupart sont conservées. L'exemple est parti de haut, avec des chantiers sédunois voisins et presque contemporains : celui d'un établissement d'Ursulines destiné à l'enseignement secondaire des filles -l'actuel Hôtel du Gouvernement (1838-1840)- et celui du Palais épiscopal (1840-1842).

Le Rvd Père Etienne Elaerts (1793-1853), un jésuite d'origine belge, créateur en 1829 du *cabinet des antiquités du musée* de Sion, point de départ des actuels Musées cantonaux, avait établi les plans et dirigé la construction du clocher de l'église de la Trinité, du Collège ou des Jésuites (1835) ainsi que de la maison des Ursulines de Sion. Il fut ensuite chassé de la Compagnie pour des motifs demeurés obscurs, mais il resta dans le pays, dont il devint le premier architecte cantonal, en 1843. Une autre personnalité scientifique d'envergure, le chanoine de Sion Joseph-Antoine Berchtold (1780-1859), s'était occupé du chantier du Palais épiscopal. On les retrouve tous deux dans un peu plus tard, impliqués dans des reconstructions d'églises paroissiales.

Le Rvd Père Elaerts livre les plans de l'église de Lens, dont la (re)construction, décidée en 1840 déjà, est dirigée en 1842-1843 par le maître maçon et entrepreneur Ignace Antonioli, originaire de Bieno (Piémont, au nord-ouest du Lac Majeur).

A Saxon, en avril 1842, on confie à trois maîtres maçons l'exécution d'un plan « établi par Monsieur le Chanoine Berchtold de Sion », et on prévoit déjà la pose du toit pour août 1844, ainsi que la reconnaissance de l'ouvrage un an après. L'entreprise est remise à un maître maçon piémontais, de Caravin(?), dans la province d'Ivrée, Charles Barthelemy, auquel sont associés deux autres maîtres-maçons italiens travaillant à Saxon, Dieudonné Spagnoly et Antoine Meirioz. En août 1842, c'est un plan de l'abbé Elaerts qui est accepté par le Conseil communal et les « Entrepreneurs maçons ». On se réfère encore à lui pour le prix d'une modification de la flèche du clocher, en 1845. De 1842 à 1845, la seule maçonnerie de cette église a coûté plus de 7'000.- francs.

A Saxon comme à Lens, faute d'un véritable respect des règles architecturales classiques, la recherche de proportions harmonieuses distingue en particulier le « vase », ainsi qu'on appelait le volume intérieur au XIXème siècle, d'une certaine rusticité, pour ne pas dire ruralité, propre à Saint-Séverin de Conthey (1843-1844), inspiré de Vissoie (1808). La voûte en berceau de la nef de Saxon est rythmée par des doubleaux que portent les pilastres toscans déterminant les travées. Le chœur plus bas, peu profond, polygonal extérieurement mais semi-circulaire à l'intérieur, comprend aussi des pilastres et des doubleaux, mais l'absence de baie axiale donne au couvrement du chevet l'apparence d'une voûte en cul-de-four. Enfin, l'extérieur est dépourvu de lésènes-contreforts.

Le peintre d'origine concharde établi à Sion, Lorenz Justin Ritz (1796-1870), jugeait sévèrement les églises élevées en Valais à la veille du Sonderbund, soit entre 1838 et 1845 ; « la nouvelle église de l'endroit (Lens), mise à part sa grandeur, est un mauvais bâtiment, uniforme et vide comme toutes ces églises construites pendant quelques années, par exemple celles de Saxon, de Conthey (Saint-Séverin), Niedergesteln et Evionnaz (ajouter Vérossaz et Ausserberg). Il manque essentiellement un architecte et du bon goût chez le clergé. A frais énormes on fait édifier les murs par de simples maçons welsches (comprendre italiens) et il ne reste plus rien pour le peintre et le sculpteur. »

Tenant en très haute estime le chanoine Joseph-Antoine Berchtold et le Rvd Père Etienne Elaerts, Ritz ignorait manifestement leur participation active à l'élaboration des plans de deux des églises qu'il critique si vertement, soit Lens et Saxon. Car s'il appréciait ces ecclésiastiques en premier lieu pour leur humanisme et leur esprit scientifique, il ne sous-estimait pas non plus leur goût artistique, qui s'est exprimé en ces lieux.

Gaëtan Cassina



LE CHEMIN DE CROIX

Les 14 stations ont été peintes à l'huile sur toile en 1847 par le Montheysan Emmanuel Chapelet (date et signature sur la dernière station). Elles ont été restaurées en 1996 par Barbara de Wolff, à Sion. Il s'agit d'un des plus grands chemins de croix d'église conservés dans le diocèse de Sion (avec cadres, les stations mesurent environ 180cm de haut sur 120 de large).

Le caractère de ces toiles relève du Romantisme, et non du goût pour le retour aux formes épurées, à la fois classiques et évocatrices du Moyen Âge, dont témoignent les Nazaréens, qui constituent le principal courant de la peinture religieuse à cette époque.

Emmanuel Chapelet (1804-après 1865), avant de s'établir dans sa ville natale de Monthey, s'est formé auprès d'Antoine Hecht (1786-1837), peintre de Willisau (LU) qui a effectué sa carrière de portraitiste et de peintre religieux principalement en Valais, entre 1808 à 1823.

L'œuvre de Chapelet comprend aussi pour l'essentiel des tableaux d'église et de portraits, ainsi que plusieurs paysages. Alors que son activité dans ces deux dernières catégories paraît confinée au Chablais valaisan, ses tableaux d'église se trouvent aussi bien dans l'Entremont, à Sion, à Evolène, à Lens et même à Ueberstorf, en Singine (FR), que dans divers sanctuaires des districts de Monthey et de Saint-Maurice.

Les stations de Saxon représentent le seul Chemin de croix connu de sa main. C'est aussi le principal témoignage conservé du décor et du mobilier d'origine de l'église.

Il bat en brèche, partiellement en tout cas, les considérations d'un autre peintre valaisan, Lorenz Justin Ritz (1796-1870), sur les églises élevées en Valais à la veille du Sonderbund, soit entre 1838 et 1845 : « la nouvelle église de l'endroit (Lens, dont il rafraîchit le chemin de croix en 1846, lorsqu'il écrit ces lignes), mise à part sa grandeur, est un mauvais bâtiment, uniforme et vide comme toutes ces églises construites pendant quelques années, par exemple celle de Saxon, Conthey (Saint-Séverin), Niedergesteln et Evionnaz. Il manque essentiellement un architecte et du bon goût chez le clergé. A frais énormes, on fait édifier les murs par de simples maçons welsches (comprendre : italiens) et il ne reste plus rien pour le peintre et le sculpteur. »

Il est vrai qu'on s'est contenté à Saxon, pour le maître-autel, du retable baroque de 1716 avec tabernacle, provenant de l'ancienne église et qui, en dépit des qualités de son tableau et de ses statues, faisait et fait toujours « petit » au milieu d'un espace monumental.

Mais il n'est pas moins vrai qu'on a recouru à un autre talent qu'à celui de Ritz pour le chemin de croix, un an après son jugement, aussi péremptoire que confidentiel.

Gaëtan Cassina